

Enjeux de l'espace socio-historique dans *Derrière la vitre*, de Robert Merle

Ángel CLEMENTE ESCOBAR

Universidad de Granada

aclemente@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0003-0311-8285>

Resumen

Con *Derrière la vitre*, publicada en 1970, Robert Merle dedica una novela que es también un documento histórico al preámbulo de Mayo del 68 que suponen los sucesos del 22 de marzo de 1968 en Nanterre. Como han señalado estudiosos del periodo como Henri Lefebvre o David Harvey, las particularidades del espacio físico y social de la facultad y su entorno fueron algunos de los desencadenantes directos de la insurrección universitaria, y la novela de Merle lo refleja construyendo con ello una respuesta, que es al mismo tiempo una interpretación, a algunos de los problemas de la época. De este modo, el objetivo de este trabajo es el de indagar en el entramado socioespacial de la novela a la luz de los temas y problemas de la época, más concretamente los problemas relativos al ámbito universitario en general y a Nanterre en particular.

Palabras clave: espacio literario, mayo del 68, Nanterre, Universidad, años 60

Résumé

Avec *Derrière la vitre*, publié en 1970, Robert Merle consacre un roman qui est aussi un document historique à ce préambule du Mai 68 que les événements du 22 mars 1968 à Nanterre supposent. Comme l'ont souligné des spécialistes de la période tels que Lefebvre ou David Harvey, les particularités de l'espace physique et social de la faculté et ses environs figurent parmi les déclencheurs directs de l'insurrection étudiante, et le roman de Merle en rend compte en construisant avec elles une réponse, qui est en même temps une interprétation, à quelques-uns des problèmes sociaux de l'époque. De cette façon, l'objectif de ce travail est celui d'interroger l'imbrication socio-spatiale de ce roman à la lumière des thèmes et des problèmes de la période, plus concrètement des problèmes qui concernent le milieu universitaire en général et Nanterre en particulier.

Mots clé : espace littéraire, mai 68, Nanterre, Université, années 60

Abstract

With *Derrière la vitre*, published in 1970, Robert Merle devotes a novel that is also a historical document to the preamble to May 68 that the events on 22 March 1968 in Nanterre

* Artículo recibido el 1/11/2024, aceptado el 21/12/2024.

represent. As specialists in the period such as Lefebvre and David Harvey have pointed out, the particularities of the physical and social space of the faculty and its surroundings were among the direct triggers of the student uprising, and Merle's novel takes account of this by constructing with it a response, which is at the same time an interpretation, to some of the social problems of the time. In this way, the aim of this work is to examine the socio-spatial web of the novel in the light of the themes and social problems of the period, and more specifically the problems of the university environment in general and Nanterre in particular.

Keywords: literary space, may '68, Nanterre, University, the 60's

1. Introduction

Quand il explore l'histoire contemporaine, le roman historique sert à la fois de moyen d'approche et d'analyse des faits, presque au moment même où ils surviennent. De surcroît, cette concomitance temporelle fait du genre une source de connaissance extrêmement précieuse du point de vue d'autres disciplines des sciences sociales, comme la sociologie. Le roman *Derrière la vitre*, publié en 1970 par Robert Merle¹, en est l'illustration parfaite. En effet, ce roman acquiert le caractère de document historique sur les événements qui ont été à l'origine de Mai 68, en s'attachant particulièrement à transmettre les particularités de l'espace² dans lequel ils se sont déroulés. Ainsi, le 22 mars 1968, dans le cadre des manifestations contre la guerre du Vietnam, les étudiants de Nanterre investissent la tour administrative du campus, entraînant la

¹ Né en 1908 à Tébessa, chef-lieu d'une des provinces de l'Algérie française, il passe quelque temps dans les Dardanelles avant d'arriver en 1915, d'abord à Marseille, puis à Paris, où sa mère a décidé de s'installer après la mort de son père avec ses trois enfants. Le jeune Robert étudie au lycée Condorcet, au lycée Louis-le-Grand, au cœur du quartier latin, et au lycée Michelet. Après avoir enseigné à Cleveland en 1931, il obtient l'agrégation d'anglais en 1933, puis un doctorat en lettres avec une thèse sur Oscar Wilde, qu'il achève tout en enseignant dans différentes écoles publiques. Angliciste, il est recruté en 1939 comme agent de liaison avec l'armée britannique. En 1940, il est fait prisonnier à Dunkerque et interné dans un camp à Dortmund puis en Prusse-Orientale, jusqu'à son rapatriement pour raisons de santé en 1943. Après quelques difficultés initiales, il est nommé en 1944 professeur à l'université de Rennes, et passe par plusieurs établissements avant d'arriver en 1965 à Paris-Nanterre. De ces éléments biographiques, il ressort un certain nombre de faits qui seront déterminants pour comprendre son œuvre en général et *Derrière la vitre* en particulier. Le premier est qu'il a été orphelin de père dans ses premières années, le deuxième est qu'il a été un ancien prisonnier de guerre, le troisième est qu'il a été enseignant pendant une grande partie de sa vie, et enfin, le quatrième est sa relation avec Paris et avec les événements. À tout cela s'ajoute nécessairement son appartenance communiste, d'où il tire sa vision matérialiste de l'histoire, catalyseur naturel de ses récits.

² Cette réflexion qui met en relation l'espace, la sociologie et la littérature prend sa source dans le domaine de la sociologie urbaine, grâce à certains de ses textes fondateurs tels que *La production de l'espace* d'Henri Lefebvre et l'article de Jean Remy « Espace et théorie sociologique ».

fermeture de la faculté par les autorités et le déplacement consécutif des manifestations vers le Quartier latin, où elles trouveront l'épicentre nécessaire pour s'étendre³.

Selon les propos de l'auteur dans sa préface, la conception du roman date de novembre 1967, se donnant pour objectif initial de décrire la vie quotidienne du public universitaire de Nanterre (Merle, 1974 : 9⁴). Pour ce faire, l'auteur s'est appuyé sur sa connaissance du terrain ainsi que sur des entrevues et des rencontres avec les étudiants, effectuées au coup par coup. Ce projet s'est vu considérablement modifié par la crise de mai, après quoi Robert Merle a décidé de concentrer l'intrigue entière sur une journée, le 22 mars. Le roman s'ouvre sur une journée banale de la vie quotidienne sur le campus, mais il se terminera par des événements considérés comme extraordinaires. Voici les mots de Merle dans son avant-propos : « J'ai désiré, comme je l'ai dit, décrire la vie quotidienne à Nanterre au long d'une journée ordinaire, mais qui s'achevait par une soirée jugée exceptionnelle par ceux qui la vécurent » (DV : 13). Comme signalé précédemment, cet événement a fini par provoquer le déplacement des protestations au quartier Latin, raison pour laquelle il est devenu le mythe fondateur du Mai parisien⁵. Cette mythification est renforcée par Merle, qui consacre un long roman à l'événement, en incluant un premier chapitre qui en raconte la genèse, l'histoire de Nanterre jusqu'à la construction de la faculté, en l'élevant ainsi au rang d'espace mythique.

Le narrateur présente un campus encore en construction, à l'architecture froide, grise, cubique et aux fenêtres rectangulaires, dont les principaux matériaux sont le béton, le verre et l'aluminium. Cette architecture compte quatre bâtiments de quatre étages chacun, conçus selon le même plan, en plus d'une tour de huit étages, et d'une résidence au sein du même complexe. « Quelle erreur d'avoir placé la Résidence à l'intérieur de la Faculté au milieu d'un désert industriel, sans rien pour vivre autour, sans contact ludique avec un environnement urbain » (DV : 90-91), déplore intérieurement le personnage du doyen Pierre Grappin. Le désert est l'une des images récurrentes pour évoquer Nanterre, le campus étant situé au milieu d'un vaste terrain vague, entre la rue de Rouen et la petite gare de la Folie, un lieu où il n'y avait ni habitations, ni services

³ Si l'on analyse les événements dans l'espace, du point de vue du phénomène urbain qu'ils sont, on peut conclure, comme le fait Henri Lefebvre, qu'ils se sont déroulés en plusieurs étapes, se déplaçant d'un lieu à l'autre, partant de la Faculté des Lettres de Nanterre et se dirigeant vers le Quartier latin, en plein centre de Paris, l'enclave qui allait devenir le cœur des révoltes. De là, comme on le sait, le mouvement s'est étendu à d'autres quartiers de la ville et de la banlieue, et même à d'autres villes, mais toujours sans perdre de vue l'épicentre de la Sorbonne et de ses environs (Lefebvre, 1998 : 95). Comme le pense Pierre Sansot (1973 : 121), il fallait peut-être un lieu « chargé du passé », et donc identifiable et *signifiable* par une majorité, pour que la cause gagne du terrain.

⁴ Dorénavant, DV pour citer l'œuvre de Merle consigné dans la bibliographie.

⁵ Cette dernière idée est déjà présente au moment des événements. Les *enragés* de Nanterre étaient reconnus comme les promoteurs de l'insurrection : « C'est à Nanterre, cauchemar en béton, dans un paysage de cauchemar (le bidonville) dans le bâtiment C, celui des philosophes, psychologues et sociologues, que 'tout' a commencé » (Schnapp et Vidal-Naquet, 1969 : 102).

publics à l'exception de deux fontaines, ni aucun signe de vie urbaine autre que celui des bidonvilles mitoyens. On y accédait par la rue de Garenne qui, nous prévient l'un des personnages, serait plutôt une route, toujours inondée par la boue entraînée par les camions du chantier lors des pluies fréquentes. En résumé et selon les mots du narrateur, dans ce contexte la faculté semblait être une « immense usine à fabriquer des licenciés » (*DV*: 38).

Comme on le verra tout au long du développement, les particularités de l'espace physique et social de la faculté et de ses environs figurent parmi les déclencheurs directs de l'insurrection étudiante, et le roman de Merle en rend compte en construisant avec elles une réponse, qui est en même temps une interprétation, à quelques-uns des problèmes sociaux de l'époque. De cette façon, l'objectif de ces pages est celui d'interroger l'imbrication socio-spatiale de ce roman à la lumière des thèmes et des problèmes sociaux de la période, plus concrètement des problèmes qui concernent le milieu universitaire en général et Nanterre en particulier. Pour ce faire, il sera d'abord question d'esquisser ces problèmes de l'institution universitaire française de la fin des années soixante, ainsi que les solutions apportées par les institutions, parmi lesquelles on compte la construction de la faculté de Nanterre. Ensuite, il sera question d'établir les conditions qui provoquent l'insurrection étudiante comme réponse à ces circonstances d'ordre socio-spatial. Pour terminer, au fil des trois dernières parties, on analysera plus profondément le roman de Merle, en tenant compte des conditions de création et son rapport au contexte historique et spatial. Car le récit s'appuie sur cet espace, la banlieue de Nanterre, comme cadre des trois autres limitations ou carences partagées par les personnages : leurs conditions sociales très variées et différentes dans chaque cas ; les limites morales, qui affectent les relations interpersonnelles, la recherche de l'autre ; les limites de l'inconscient, au sens freudien, ou encore l'interaction problématique entre leurs désirs ou aspirations et leur matérialisation en actes. Des conflits idéologiques, moraux et psychologiques émergent et apparaissent ici entrelacés à travers Nanterre, en préambule à la tourmente qui tentera de les subvertir.

2. La banlieue parisienne comme solution au problème de surpopulation de l'Université

Comme l'explique André Tuilier, Directeur honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne et spécialiste de l'histoire de l'institution, au cours des dernières années de la III^e République, les mutations sociales et les réformes ont conduit à la démocratisation et à la vulgarisation de l'enseignement secondaire. Ceci a entraîné une augmentation considérable du nombre d'étudiants dans les facultés. À Paris en particulier, depuis les années 1930, on faisait déjà état de la surpopulation des établissements universitaires et le problème est allé en s'aggravant. Ainsi, dans les années soixante, après vingt ans d'absence d'investissements, l'Université poursuit ses activités dans des locaux vétustes, éparpillés dans tout le Quartier latin (Tuilier, 1994 : 508). La constatation de Tuilier sur la surpopulation estudiantine trouve un écho chez le narrateur du roman : « [...] la

Sorbonne, au cours des années soixante, éclatait dans ses vieux murs. L'afflux des étudiants l'asphyxiait. Ils devaient arriver une demi-heure avant les cours, pour trouver, avec un peu de chance, une petite place sur les degrés des amphis ou à même le sol » (DV: 23).

Par ailleurs, la réforme dite Fouchet, élaborée par le ministre en 1963 et entrée en vigueur en 1966, devait contribuer à la soumission de la vie politique et sociale aux objectifs du pouvoir, via les exigences d'une oligarchie financière très influente au sein du gouvernement de la V^e République, qui imposait des restrictions aux investissements jugés *improductifs*. Ou, dans une autre perspective, il s'agissait d'appliquer au secteur universitaire le plan gouvernemental de stabilisation que Pompidou avait mis en place en 1963 et qui visait à limiter les risques d'inflation (Tuilier, 1994 : 524-525).

La première réponse à la pénurie de locaux universitaires dans la capitale n'intervient qu'à la fin de la IV^e République, avec la création d'une annexe de la faculté des sciences de Paris au château d'Orsay. Pour la première fois, c'est en banlieue et non plus dans le Quartier latin que seront implantés les établissements universitaires de la Sorbonne, modèle qui tente de s'apparenter aux campus indépendants de la ville et caractéristiques du monde anglo-saxon. Le modèle sera reproduit dès lors, avec quelques exceptions significatives.

Cependant, en termes quantitatifs, ces initiatives ne représentent pas une avancée majeure pour répondre à une demande qui croît de manière exponentielle chaque année⁶. C'est ainsi qu'a débuté le premier des trois plans qui ont duré jusqu'à la fin des années 1960 et qui se sont caractérisés par une série de « programmes d'urgence » (Seitz, 1998 : 56). Les nouveaux bâtiments sont implantés à la fois sur les campus et villes universitaires existants ainsi que sur de nouveaux sites qui commencent à être développés, souvent en banlieue. Ces nouveaux campus présentent un certain nombre de caractéristiques communes : des sites mal situés, peu ou pas accessibles et dépourvus d'infrastructures préalables ; une faible occupation des sols, avec des bâtiments dispersés, mal reliés entre eux et occupant des espaces non structurés ; l'absence d'installations commerciales, culturelles ou de tout autre type de loisirs.

L'idée dominante de tous les projets était de montrer qu'il était possible de trouver un équilibre entre l'université dans un palais et le campus absolument utilitaire (Seitz, 1998 : 57). Cependant, le développement d'une nouvelle politique d'industrialisation de l'urbanisme, où les différentes commandes du plan national sont regroupées pour construire en série afin de réduire les coûts, a sans doute contribué à dénaturer le modèle initial (Seitz, 1998 : 57). C'est ainsi que l'on passe du fonctionnalisme presque utopique de l'avant-guerre à l'architecture inhumaine du béton nu. L'Université de

⁶ En 1998, on estimait que les deux tiers du patrimoine universitaire français avaient été construits entre la fin des années 1950 et les années 1970, pour accueillir des effectifs d'étudiants passés de 5% en 1950 à 15% en 1967 (Seitz, 1998 : 56).

Nanterre, construite par les architectes Jean-Paul et Jacques Chauliat, est un paradigme en ce sens.

Avec son campus isolé entouré de bidonvilles et ses bâtiments froidement fonctionnalistes encore inachevés, non loin de la Défense, la nouvelle faculté de Nanterre avait ouvert ses portes en 1964. Le sociologue Henri Lefebvre la décrit lors de sa construction dans un environnement de misère, entourée de bidonvilles, de taudis des chantiers du métro-express, d'industries, de résidences sociales locatives pour travailleurs, etc. (Lefebvre, 1998 : 96). En 1964, la faculté accueillait deux mille étudiants, et en 1968 elle en comptait déjà douze mille, de sorte que l'agglomération avait également été transférée vers le nouvel établissement, provoquant une surpopulation dans un environnement inadapté.

Une critique qui revient souvent, tant dans les récits des événements que dans les documents sur la faculté et sa construction, est celle d'avoir été construite selon les catégories mentales de la production néo-capitaliste, comme l'affirme par exemple Lefebvre (1998 : 96) qui, en plus d'être un sociologue chevronné, connaissait les lieux de première main. Ces bâtiments, comprenant les facultés, la tour administrative et la résidence, ont été érigés en quelques mois pour répondre à une demande pressante, avec un minimum de dépenses, afin d'obtenir une construction fonctionnelle et représentative d'une architecture contemporaine et esthétiquement peu attrayante.

Ce complexe universitaire était situé sur un terrain vague correspondant à un espace désaffecté (site d'un ancien camp militaire de matériel aéronautique), acquis par l'État français pendant la Première Guerre mondiale et cédé au ministère de l'Éducation nationale en 1960 (Lemire, 2008 : 137). À proximité immédiate se trouvait une prison pour les indigents du département de la Seine, un entrepôt de tabac, et au sud, le site était entouré de bidonvilles où s'entassaient des milliers de chômeurs et de travailleurs immigrés. Si l'on ajoute à cela l'isolement évident par rapport à Paris et à sa vie universitaire, il s'agissait d'un véritable ghetto. Patrick Rotman et Hervé Hamon partagent également cette opinion dans leur ouvrage *Génération*, un roman journalistique qui se veut le récit documentaire de toute une période de l'histoire politique française : « Si, au début des années soixante, le cerveau d'un sociologue pervers avait imaginé un quelconque lieu géométrique où convergeraient toutes les contradictions de la France gaullienne, le site de la nouvelle université l'aurait comblé d'aise » (Hamon et Rotman, 1990 : 385).

Les difficultés rencontrées au sein de ce microcosme éducatif ont été résolues dès le départ grâce au zèle libéral et réformateur de son doyen, Pierre Grappin⁷, ancien

⁷ Le doyen Pierre Grappin fait partie de ces pionniers qui ont accepté ou consenti à se soumettre au changement radical que représentait la poursuite de leur carrière dans la nouvelle faculté de Nanterre. Le doyen était la première victime des jeunes étudiants, dans la mesure où il incarnait le vieux monde ; un homme qui avait été déporté juif, avec l'expérience de la guerre, de la Résistance et parfaitement ancré dans la gauche politique comme de nombreux intellectuels français de l'époque.

résistant, qui a cherché à établir des relations plus détendues avec les étudiants, tendant vers ce que l'on peut appeler une « horizontalisation »⁸ des relations du point de vue de la vie académique, et vers un renforcement des liens affectifs entre les membres de la communauté universitaire. Les sciences humaines, les sciences sociales et le droit y sont enseignés. À cet égard, il faut également noter qu'il s'agit d'une faculté particulièrement impliquée dans les disciplines universitaires émergentes, tels que la psychologie sociale et la sociologie, qui favorisent une confrontation dialectique entre les différentes opinions que les étudiants se font de la réalité de l'époque.

De plus, la méthodologie même des disciplines est transformée par l'introduction de pédagogies opposées au modèle éducatif prédominant. Mais, comme le dit Alain Tournain, paraphrasant Tocqueville, il s'agit d'une faculté « assez libérale pour affaiblir le vieux système et pas assez pour le transformer »⁹. Ainsi, ce modèle et cette proximité avec les étudiants sont rapidement remis en cause par une croissance excessive, où les bâtiments s'agrandissent d'une année sur l'autre pour abriter une communauté universitaire en croissance exponentielle, plongeant à nouveau les individus dans l'anonymat. Dans le roman *Derrière la vitre* de Robert Merle, ce problème prend une forme littéraire et constitue la colonne vertébrale d'une partie importante de l'intrigue : « Le nombre nous étouffe, voilà ce qui se passe, c'est du travail à la chaîne. Nous fabriquons des licenciés comme Citroën fabrique des 2 CV » (DV : 313), dit à un moment le personnage du professeur Frémincourt, établissant ainsi une comparaison entre l'expansion des universités françaises *extramuros* à l'architecture fonctionnaliste et l'adoption du taylorisme et du fordisme dans les grandes industries durant la même période.

Tout cet espace décrit ci-dessus a été maintes fois pointé du doigt comme un terreau propice à l'éclosion de la contestation. C'est l'avis de Le Goff (1998 : 46), et surtout d'Henri Lefebvre (1998), qui voit dans l'expérience quotidienne de la pauvreté des étudiants, ainsi que dans l'espace déshumanisé, les raisons fondamentales du déclenchement de la contestation à Nanterre. Il ne fait aucun doute que le contraste pour les étudiants était considérable, d'autant plus si l'on tient compte du fait que beaucoup d'entre eux venaient de la banlieue ouest aisée de la capitale, et faisaient la navette quotidiennement vers les installations universitaires, alors que les étudiants originaires de province étaient logés dans les résidences du campus.

3. Le soulèvement étudiant

De leur côté, les organisations politiques d'opposition au gaullisme, si elles revendiquent un meilleur accès à l'université pour les classes populaires, ne font généralement pas référence aux contenus académiques ni aux méthodologies d'enseignement.

⁸ Comme l'indique Le Goff, à partir de la clôture de l'année universitaire 1964-1965, des commissions conjointes regroupant étudiants et professeurs ont été établies afin d'engager des discussions sur la structure de l'enseignement (Le Goff, 1998 : 46).

⁹ C'est Philippe Labro qui raconte l'anecdote (Labro, 1968 : 39).

Selon le propos de Cornelius Castoriadis, « avant 1968, pour les pouvoirs établis comme pour les organisations de gauche, un seul problème lié à l'éducation était recevable, celui des crédits et des bourses » (Castoriadis, 1986 : 110). Institutionnellement, depuis 1958, la jeunesse était légitimement inscrite au sein des politiques publiques françaises menées par le gouvernement, lorsque Maurice Herzog est nommé haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports (Artières et Zancarini-Fournel, 2008 : 27), poste qui devient un secrétariat d'État en 1963 avant de se transformer en ministère avec la nomination de François Missoffe. En 1966, le ministre Missoffe consulte les jeunes Français afin de dresser un tableau précis de leurs problèmes et préoccupations de l'époque en vue de brosser un portrait général de la jeunesse française des années 1960. Le projet a été remis en question dès son lancement, notamment en raison de son ampleur. Sur les 100 000 questionnaires envoyés par le gouvernement, seuls 7 000, selon le ministre, ont été retournés par les personnes interrogées. En réalité, seuls trois mille questionnaires ont été retrouvés par les archivistes du ministère, envoyés principalement par des groupes de jeunes organisés ou des adultes en formation (Artières et Zancarini-Fournel, 2008 : 28). Le document final, nourri d'autres études présentées ailleurs et qui ne s'est guère appuyé sur ce questionnaire, a été prétentieusement baptisé *Livre blanc de la jeunesse*.

Il n'est donc pas étonnant que l'étude gouvernementale tombe facilement dans l'oubli, et ce jusqu'en janvier 1968, lorsque le ministre Missoffe en personne se rend à la faculté de Nanterre pour inaugurer sa piscine, où il établit la fameuse conversation avec l'étudiant Daniel Cohn-Bendit, qui l'interpelle sur les vrais problèmes des jeunes, notamment ceux liés à la sexualité, comme nous le verrons plus loin dans le roman de Merle. Un an avant cette rencontre, en mars 1967, les habitants de la cité universitaire avaient manifesté leur désaccord vis-à-vis des lois de ségrégation sexuelle qui conditionnaient leur vie en occupant l'entrée du bâtiment des femmes, ce qui a parfois été interprété de manière mythique comme le déclencheur de tout ce qui s'en est suivi.

Entre les printemps 1967 et 1968, le nombre de sympathisants des manifestations universitaires augmente considérablement et c'est à Nanterre que se déroulent toutes les revendications et actions qui ont été disséminées dans les autres facultés et villes du pays. Contrairement à la Sorbonne, Nanterre ne bénéficie pas de tradition syndicale et les syndicats étudiants tels que l'UNEF ne jouent pas un rôle important dans la vie universitaire, et ce paramètre permet un climat de plus grande liberté aux manifestations. Les modèles viennent de l'étranger, grâce à une circulation des idées à l'échelle européenne : les pacifistes anglais, les ouvriers italiens et surtout les provos hollandais dont ils apprennent les tactiques de provocations contre les autorités (Artières et Zancarini Fournel, 2008 : 160). Des modèles qu'ils ont rapidement transformés en laissant libre cours à leur imagination.

À partir de 1967, le climat de tension s'accroît. L'année 1968 débute également par des violences entre l'extrême gauche, la police et l'extrême droite. Le 7 février 1968, le groupe Occident organise un *meeting* à la salle de la Mutualité pour soutenir les

États-Unis dans la guerre, suivi d'agressions contre des membres des Comités Vietnam. Les organisations de gauche répliquent par des rassemblements sur le boulevard Saint-Michel, qui se répètent tout au long de la semaine suivante, jusqu'au bris de la vitrine d'un magasin American Express, rue Scribe à Paris, dans la nuit du 16 au 17 du même mois, par un groupe de Nanterrois. Six membres du Comité Vietnam National (CVN) sont arrêtés, dont le jeune militant Xavier Langlade. Robert Merle relate l'incident dans son roman : « Pour l'affaire de l'*American Express*. Hier ou avant-hier. Mais si, tu te rappelles. Des types du Comité Vietnam National ont mis des pavés dans la vitrine de l'*American Express*, brûlé la bannière étoilée et barbouillé le truc de peinture » (DV : 160). Cinq jours plus tard, plusieurs centaines d'étudiants manifestent devant la Faculté des Lettres pour réclamer la libération des étudiants arrêtés. Le 22 mars, après une réunion de solidarité avec leurs camarades dans le grand amphithéâtre de Nanterre, qu'ils ont rebaptisé « Che Guevara », un groupe de 142 étudiants, dont certains sont les futurs protagonistes de la révolte, investissent la tour administrative de la faculté, puis organisent un débat au sommet, dans la salle du conseil, et appellent à une nouvelle réunion le 29 du même mois. Le groupe 22 Mars, à forte influence situationniste¹⁰, est né.

Comme signalé auparavant, Robert Merle consacre à cet exorde des événements de Nanterre un roman qui devient aussi un document historique. *Derrière la vitre*¹¹ se déploie en une préface et onze chapitres, divisés eux-mêmes en sous-chapitres. Au cours du premier chapitre, l'auteur aborde un certain nombre de problèmes de forme, donnant ainsi à percevoir sa recherche du réalisme littéraire¹². La plupart d'entre eux sont consacrés à la vie quotidienne des étudiants, et se nourrissent de l'expérience de son auteur avec eux, et seuls les derniers chapitres concernant l'occupation de la tour sont historiques au sens strict, avec un recul et une connaissance ultérieure des faits.

¹⁰ Pour en savoir plus sur la formation de ce mouvement et ses rapports avec Mai 68, on se reportera à l'œuvre de Jean-Pierre Duteuil (1988), *Nanterre, 1965-66-67-68. Vers le mouvement du 22 mars*.

¹¹ Le titre de Merle peut être compris littéralement, faisant allusion aux grandes fenêtres que possédaient les bâtiments de la ville universitaire, à partir desquelles ses habitants pouvaient mieux contempler le paysage désolé et misérable qui les entourait ; et d'ailleurs, à partir desquelles Merle lui-même se retrouvait à observer constamment les étudiants, ce qui ferait du titre une allusion sarcastique à lui-même (Atack, 1999 : 33). Mais sous cette littéralité, un sens métaphorique est facilement perceptible, la vitre étant la barrière qui isole le bourgeois-intellectuel de la société, y compris Merle. C'est aussi ce que croit Patrick Combes (1984 : 152).

¹² Les auteurs des romans qui traitent de Mai ont tendance à inclure un prologue ou un épilogue dans lequel ils discutent de questions métalittéraires, et parfois qui affectent la technique ou la provenance des textes. Outre Robert Merle, d'autres auteurs tels que Julio Cortázar dans *Libro de Manuel* (1973), parlent de la technique du simultanésisme comme le meilleur outil pour représenter les événements dans leur immédiateté à partir de différents points de vue. D'autres, comme Robert Linhart dans *L'Établi* (1978) ou Hamon et Rotman dans *Génération* (1990), utilisent un épilogue pour affirmer que l'origine de tout ce que nous avons lu se trouve d'une manière ou d'une autre dans la réalité des événements.

Témoin privilégié de la vie du campus de Nanterre, *Derrière la vitre* pourrait être qualifié de récit à la première personne de la vie de la cité universitaire, et notamment des conditions des étudiants et des habitants des environs. La position du narrateur lui permet de les observer minutieusement, pour essayer d'identifier les motifs qui les ont conduits à occuper la tour et à déclencher l'insurrection. L'interaction entre l'espace nanterrien et la jeunesse rebelle en devenir est analysée à travers le prisme d'un narrateur au parcours intellectuel et politique très spécifique, qui se traduit dans le roman par une série de conflits idéologiques, moraux et psychologiques, qui seront abordés par la suite.

4. Nanterre comme espace idéologique. Le point de vue matérialiste de Merle

Dans *Derrière la vitre*, le conflit politique du mois de mai se déroule autour de l'axe thématique de l'égalité sociale, ou du moins en partie. Tout d'abord, les conditions matérielles des personnages interviennent de manière récurrente dans le récit, de sorte que le narrateur tient compte à la fois de la condition sociale de chaque personnage représenté et de celle de celui qu'il observe et sur lequel il focalise la scène. Cette manière éminemment matérialiste de représenter les personnages est motivée par l'objectif énoncé dans la préface de mimer la réalité, et permet de refléter plus précisément les contrastes sociaux spectaculaires existant à Nanterre, et la manière dont se produisent les relations entre les différents agents. L'exemple suivant est l'un des plus explicites :

À quelques pas de Ménestrel, Monica Gutkin, [...] elle essayait d'évaluer ce que Marie-José portait sur le dos, un petit tailleur de chez Desarbre: 65 000, jeté sur les épaules un imper en peau de porc, j'ai vu le même en vitrine faubourg Saint-Honoré, disons 80 000, plus un sac assorti même peau, 15 000 [...]. L'ensemble, au bas mot, 150 000, et elle appelle ça être habillée simplement pour Nanterre (*DV*: 163).

Le narrateur crée une opposition significative entre ces personnages à travers leurs différences d'apparence et d'habitudes, des éthopées opposées qui parlent d'origines sociales différentes. Lucien Ménestrel est un jeune étudiant français de province, dont la vie à Nanterre est marquée par les difficultés économiques auxquelles il doit faire face, et sa présence dans le roman tourne autour de cette nécessité de trouver les ressources qui lui permettront de poursuivre ses études. Par un effet de causalité, Ménestrel est particulièrement critique à l'égard des étudiants les plus politisés. Son père étant décédé lors de sa dernière année de lycée et sa mère ayant refusé de subvenir à ses besoins après le baccalauréat, son quotidien est inévitablement marqué par des difficultés financières. Pour les résoudre, en attendant l'arrivée de sa bourse d'État, il tente d'abord d'obtenir une avance de sa mère, qui refuse (*DV*: 442). Il essaie alors de trouver un emploi d'assistante maternelle, recommandé par un ancien professeur de lycée, mais ce projet échoue également. Face à cette situation, le jeune Ménestrel s'imagine à nouveau combiner ses études avec un travail pitoyable, chronophage et mal payé : « il

faudrait partir à la recherche des petits boulots épuisants et mal payés. En outre, pour se rendre à pied d'œuvre, des kilomètres de métro et pour le retour, le train Saint-Lazare-Nanterre-la Folie. Tellement crevé, en rentrant, que tu n'as plus le cœur d'ouvrir un livre » (*DV*: 444-445). Ménéstrel correspond à l'image du jeune homme appliqué, toujours occupé à ses traductions de français ancien, une personne qui mise sur un travail acharné comme remède à ses ressources limitées. Face aux événements, sa position sera plus modérée que celle de beaucoup de ses pairs : « Les groupuscules, moi, je me les mets où je pense. D'ailleurs, la politique. Mais insulter le doyen, pas d'accord » (*DV*: 134). En définitive, ce personnage est l'incarnation littéraire de l'étudiant appliqué, qui rappelle la formule du PCF aux premiers jours de la phase universitaire : « Les agitateurs-fils à papa empêchent les fils de travailleurs de passer leurs examens »¹³. Son malheur et son manque de plaisir contrastent avec l'hédonisme avec lequel Merle dépeint ses pairs plus politisés. En contrepoint de Ménéstrel, Marie-José Lanouaille, issue d'une famille du 16^e arrondissement, n'est pas vraiment impliquée dans ses études, alors qu'elle bénéficie de conditions matérielles favorables à cet égard.

Les contradictions entre le niveau économique auquel appartiennent les personnages ou auquel ils aspirent et les idées qui promeuvent l'insurrection sont un thème récurrent dans le roman de Merle. La préoccupation de certains personnages concernant les biens matériels et la tranquillité d'esprit d'un avenir sûr souligne les contradictions entre l'idéologie pour laquelle ils militent et l'idéologie qu'ils vivent au quotidien, ou qu'ils professent dans leurs rêves et leurs aspirations. L'association est claire et itérative tout au long du roman. Denise, militante communiste comme Jaumet, le jeune homme qu'elle tente de séduire, économise pour s'acheter une 2CV, premier véhicule dont les destinataires étaient une classe moyenne abondante, et qui deviendra un jalon dans l'évolution du capitalisme tardif. Il n'est donc pas fortuit que la jeune Denise, bien qu'embarquée dans une révolution à peine entamée, rêve de vacances et d'été avec ses amis dans sa nouvelle voiture, qui sait, peut-être en compagnie de Jaumet. C'est ainsi que Merle conclut son roman, en montrant ces contradictions, en évoquant le progrès, l'avenir, les aspirations personnelles des individus et les transformations qui s'opéreraient en eux et dans la société future : « Dans ce cas, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, en Écosse, dans la 2 CV ? » (*DV*: 539).

Mais dans cette articulation de l'espace et des personnages, que l'on pourrait qualifier d'idéologique, ce n'est pas seulement leur statut social qui joue un rôle, mais aussi les contraintes imposées par l'espace même de Nanterre dans lequel les étudiants évoluent. L'articulation de l'histoire, des histoires et des personnages n'aurait jamais pu être la même sans l'utilisation de l'espace matériel de Nanterre et de ses environs comme matrice de la diégèse. Les limites imposées par un cadre défavorable influencent

¹³ C'est le député et membre du comité central du PCF Pierre Juquin qui le dit à Nanterre le 26 avril 1968, ce qui lui valut son expulsion de la faculté au cri de « Juquin petit lapin » (Badenes, 2006 : 67-68).

de manière décisive les personnages, et ont constamment des effets négatifs ou pernicious sur ces derniers. L'exemple de Denise, l'une des étudiantes, en est la preuve :

Elle écoutait, elle prenait des notes et en même temps, elle éprouvait un sentiment de malaise dû à l'immensité de l'amphi, à son bruissement continu, à son absence de fenêtres, à la lumière froide, au courant d'air alternativement froid et chaud qui lui tombait sur la tête en même temps que la voix de Frémincourt (DV : 255).

De la même manière, la description des espaces de la vie privée à Nanterre, en particulier les chambres, est un autre des motifs littéraires qui apparaît dans *Derrière la vitre*, et, de façon très similaire, dans d'autres ouvrages de l'imaginaire de Mai 68, tel que *Génération*, de Hammon et Rotman. Ces auteurs en rapportent les caractéristiques : « neuf mètres carrés, meublées selon le style *fonctionnel* qui égaie les prisons modernes. Au bout des couloirs étirés comme les coursives d'un transatlantique, des salles équipées de réchauds électriques incitent à l'expérimentation culinaire » (Hamon et Rotman, 1990 : 387). L'idée des contraintes spatiales est prise en compte dans le récit à facettes de Merle, qui s'aventure même à proposer une solution urbaine au campus par la voix de l'un de ses personnages, le doctorant et professeur assistant Delmont :

Et si, au lieu de tirer cette ligne droite imbécile, on les avait, au moins, disposés en rectangle, les quatre ou cinq bâtiments de la Fac, on aurait pu alors, 'coudre', comme dit Montaigne, de l'un à l'autre, un cloître, égayé par un jardin central et que des magasins, des cafés, des libre-service, des discothèques, des cinémas auraient transformé en une sorte de souk, recréant au centre de la Fac le milieu urbain, chaleureux et coloré qui fait défaut à Nanterre, le cloître – souk devenant une sorte de petit bouilMich' intégré donnant par des baies vitrées sur un mini Luxembourg interne avec des allées, des arbres, des bancs, l'université tournant le dos à l'abominable désert banlieusard et se refermant sur son parc pour apporter aux étudiants cette impression de sécurité et d'intimité que donnent des villes encloses dans leurs murs, comme Fez ou Saint-Malo (DV : 266).

Loin du *souk* proposé par Delmont, la réalité de Nanterre reposait sur l'organisation de tous les services publics des installations en une seule et même galerie: secrétaires, bureau de poste, bureau des objets trouvés, kiosque à journaux, ou petite cafétéria – selon le récit, « ce nom pompeux désignait une salle morne et sans fenêtre, éclairée au néon, où s'alignaient le long des murs des machines qui distribuaient des boissons » (DV : 313) – ainsi que sur la liaison des différents bâtiments entre eux et la communication entre les différents amphithéâtres. Comme le note l'un des personnages, cette galerie était la seule rue d'une ville de douze mille habitants (DV : 134). Par conséquent, la conception de l'université comme une grande usine à produire des diplômés

et la réaction des étudiants en termes politiques est à la base de ce que l'on peut appeler une idéologisation de l'espace nanterrien, qui est aussi à l'image du roman de Merle. Le problème est en partie architectural et urbanistique, comme l'ont souligné certains des critiques les plus intéressés par la dimension urbaine des événements insurrectionnels, tels que Henri Lefebvre lui-même à l'époque ou David Harvey plus récemment¹⁴. Pour ce dernier, les liens entre la transformation de la manière dont les villes sont construites et vécues et les mouvements sociaux de 1968 dans le monde sont nombreux :

Urbanization, we may conclude, has played a crucial role in the absorption of capital surpluses and has done so at ever-increasing geographical scales, but at the price of burgeoning processes of creative destruction that entail the dispossession of the urban masses of any right to the city whatsoever. Periodically this ends in revolt, as in Paris in 1871, when the dispossessed rose up seeking to reclaim the city they had lost, urban social movements of 1968, from Paris and Bangkok to Mexico City and Chicago, likewise sought to define a different way of urban living from that which was being imposed upon them by capitalist developers and the state (Harvey, 2012 : 22).

Dans le roman, ce facteur de conditionnement qu'est l'espace est vécu par chacun d'eux de manière différente selon leur origine, ce qui nous renseigne sur les conditions matérielles qu'ils partagent et celles qui les séparent. Il n'est pas vain que Merle s'attache à souligner les différences entre les dortoirs comme espace paradigmatique des étudiants d'une part, clairsemés et monotones mais habitables, et la promiscuité dont souffrent les travailleurs immigrés dans les bidonvilles, d'autre part. Dans ce cas, l'opposition s'effectue entre les personnages de David Schultz et d'Abdelaziz. D'un côté, David, personnage central du roman, est étudiant en deuxième année de sociologie à Nanterre et anarchiste ; archétype du jeune militant fils de la bourgeoisie aisée, dont le père est un riche chirurgien libéral, et qui est donc tiraillé entre son berceau et son action revendicative. Il est significatif que le narrateur le place en compagnie d'une jeune fille à l'aube de la journée historique du 22 mars, et recourt à plusieurs reprises aux éléments caractéristiques du cliché de l'hédonisme¹⁵, toujours en opposition à des

¹⁴ Notamment dans *Rebel cities: from the right to the city to the urban revolution* (Harvey, 2012).

¹⁵ Dans de nombreuses représentations de Mai 68, les jeunes personnages, généralement des étudiants, qui promeuvent ou soutiennent la rébellion sont issus de milieux aisés : enfants de la petite et moyenne bourgeoisie ou des classes professionnelles, souvent qualifiés d'étudiants oisifs ou d'appellations similaires. Ceux qui appartiennent aux classes populaires sont réduits à un petit nombre et ont une importance marginale dans l'intrigue. L'image du jeune révolutionnaire de Mai, défini par sa double condition d'intellectuel médiocre et de bourgeois, revient sans cesse dans les romans, surtout dans le cas francophone. Cette image de l'émeutier qui dîne chez Lipp et rentre à l'aube dans les quartiers bourgeois de la ville, nourrie à l'époque par une certaine presse, est reprise telle quelle par de nombreux romanciers, comme Romain Gary dans *Chien blanc*, James Jones dans *The marry month of may*, ou encore Marie Susini dans *C'était cela notre amour*, où l'appartenance de leurs personnages à cette catégorie est évidente

personnages plus malheureux et plus désintéressés que lui, qui tendent à se situer en marge de l'action politique, comme c'est le cas de Ménestrel déjà évoqué.

Face au personnage de David, se trouve l'algérien Abdelaziz, ouvrier sur le chantier de la faculté, qui dès le début est le véhicule du narrateur pour rendre compte des conditions de vie dans le bidonville et des conditions de travail de ses habitants. Le personnage réfléchit sur la dureté des conditions auxquelles il est soumis, le froid qu'il subit, tout en racontant les petits gestes quotidiens que son compagnon, Kaddour, accomplit lorsqu'il se lève et se prépare à aller travailler, d'abord pour éviter l'inconfort de l'espace étroit qu'ils partagent avec Moktar, Ali, Youssef et Djaffar : « C'est si petit, cette piaule, dès qu'on est deux en bas, on se gêne » (*DV* : 30). Cependant, il s'estime heureux du salaire qu'il perçoit et considère qu'il vit dans des conditions de relative abondance par rapport à la vie qu'il menait dans son pays : « – Je gagne bien. Je suis riche. Quand je suis arrivé en France, je n'arrêtais pas de m'acheter des choses. Pas riche comme un Français [...]. Riche comme un Algérien. – Dans mon village, la misère, tu n'as pas idée » (*DV* : 125-126). Les conditions de misère et d'exploitation du travailleur sont ainsi justifiées par le fait que « dans son pays, c'est bien pire ». C'est le jeune Algérien qui, dans le récit, nous expose un point de vue sur la représentation de la vie des ouvriers de Nanterre, et aide aussi le narrateur à montrer certains aspects des problèmes ouvriers, l'immigration, les réminiscences du conflit algérien et les rapports conflictuels entre ouvriers et étudiants.

De cette façon, pour le personnage du jeune ouvrier algérien Abdelaziz, licencié de son lieu de travail et expulsé de son refuge, la chambre de David où il est en visite ressemble littéralement à un « paradis » ; il regarde par la fenêtre et voit le bidonville, mais il n'en est pas dérangé, car c'est le sien (*DV* : 235). Le personnage d'Abdelaziz sert donc à illustrer une gradation dans la pauvreté, creusant l'écart entre les étudiants et les travailleurs précaires dans les bidonvilles de Nanterre.

Comme on peut le constater, dans le réalisme de *Derrière la vitre* l'accent n'est pas seulement mis sur les conditions matérielles de l'espace de Nanterre, mais aussi sur la façon dont elles sont vécues et ressenties par les personnages. Comme le dit très justement Margaret Atack (1999 : 36), la juxtaposition d'espaces à Nanterre trouve son corrélat dans la configuration psychologique des personnages et de leurs relations, déplaçant de cette manière l'axe d'interprétation du roman pour apporter ainsi une réponse à cette question, ce qui sera abordé par la suite.

(Combes, 1984 : 152). Comme le dit Kristin Ross, le prototype de l'étudiant hédoniste est une composante fondamentale du miroir déformant avec lequel le système de représentation dépeint Mai 68. Le revers de la médaille, nécessaire au maintien de l'imaginaire, est la figure du 'prêtre rouge', l'infatigable révolutionnaire qui renonce à toute forme de plaisir (Ross, 2002 : 99).

5. Nanterre comme espace psychologique. La sexualité à Nanterre

En ce qui concerne les relations entre les sexes de l'époque, il est important de signaler qu'avant 1967 les sorties nocturnes des étudiants dans leurs résidences, même à Nanterre, sont interdites, les garçons n'ayant pas le droit de se rendre dans les chambres des filles, ni l'autorisation de mettre des affiches ou même de se réunir. Par conséquent, les étudiants considèrent que, même si des temps nouveaux s'installent dans la société, la rigidité des formes institutionnelles demeure. Les premières revendications de l'*Union Nationale des Étudiants de France (UNEF)* à Nanterre et dans d'autres campus vont dans ce sens. Dès le départ, le militantisme dans la nouvelle faculté est donc en partie lié au refus de certaines exigences morales de la société. Ce n'est pas pour rien que les militants de Nanterre avaient déjà gagné une première bataille un an avant le 22 mars. Le 29 mars 1967, soixante étudiants – parmi lesquels Merle compte son personnage fictif David Schultz, qui raconte ce qui est arrivé à l'un des personnages non-initiés du roman – ont envahi le dortoir des femmes, avec pour objectif de « conquérir la liberté de circulation à l'intérieur de la Résidence et violer un des tabous sexuels les plus hypocrites de la bourgeoisie » (*DV*: 477).

Dès lors, les étudiants ont été autorisés à se déplacer librement dans les zones réservées aux femmes. Malgré cela, le roman indique que l'impact sur la vie quotidienne des étudiants n'a pas été aussi important que David et ses compagnons l'avaient espéré, et que le nombre de garçons qui passaient la nuit dans les chambres des filles était très faible. Les raisons qu'il donne à cela sont à la fois morales et spatiales. Les premières sont déterminées par des tabous et des préjugés *toujours là, invisibles, intériorisés, omnipotents*, qui, dans une société laïque, ont filtré, dissous dans la culture bourgeoise et patriarcale, laquelle nourrit un sentiment de culpabilité lié à la jouissance. Les motifs spatiaux sont liés à la situation du campus, à son isolement par rapport à la ville et à ses caractéristiques physiques :

Si étroits, les lits de la Résidence, si petits, les carrées. On avait conçu pour les étudiants un univers cellulaire et célibataire, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, comme dans les prisons. Et chacun recevait un espace vital minimum, un cubage d'air rationné, quatre-vingts centimètres pour dormir, et la frustration sexuelle pour compagne (*DV*: 43-44).

Cette association des dortoirs aux cellules de prison ne sera pas la seule présente dans le récit, ni même la seule sur le thème de la ségrégation sexuelle, qui est abordée en profondeur à partir de différents points de vue, de sorte que les épisodes les plus notoires du conflit seront évoqués, reliant ainsi l'histoire intérieure des personnages de fiction et leurs problèmes sexuels à l'histoire générale et aux problèmes de l'éducation sexuelle des jeunes en France à l'époque. Brigitte évoque la liaison avec Peyrefitte à propos du *Livre blanc de la jeunesse* mentionné supra :

Quand Peyrefitte, s'appuyant sur un sondage bidon, déclarait que les résidentes ne tenaient pas à recevoir les garçons dans leur

univers féminin, elle savait trop, elle, ce qu'il en était de cet univers féminin, si prisé par le ministre. Des filles frustrées, inhibées, repliées dans un isolement terrifiant ou pis encore, agglutinées, vivant dans une atmosphère futile de gynécée, de cancans, d'amitiés particulières (DV : 48).

Le même personnage, s'adressant à son compagnon David, lui rappelle un épisode avec le doyen Grappin, lorsque celui-ci avait été bousculé et traité de nazi pour avoir laissé entrer la police dans l'enceinte de l'université l'année précédente, en protestation contre une procédure d'expulsion ouverte contre Cohn-Bendit (DV : 49). Mais l'épisode qui est dans tous les esprits est celui de l'invasion par les garçons des espaces réservés aux étudiantes. Voici les propos de David : « L'importance de mars 67, c'est que c'est la première fois où, massivement, nous avons violé un des tabous majeurs des autorités. Et le plus fort, c'est que ça s'est fait comme ça, spontanément » (DV : 55). Jaumet, quant à lui, en accord avec la perspective initiale du milieu PCF à cet égard, considère la question comme « secondaire et folklo » (DV : 191) ; puisque, selon lui, les filles avaient déjà le droit d'aller dans les chambres des garçons et même d'y passer la nuit si elles le souhaitaient, pourquoi ne s'y conformeraient-elles pas. Ainsi, en adoptant une posture androcentrique, le roman se concentre principalement sur le genre féminin dans ce conflit, de sorte que les femmes sont dès le départ le nœud des conflits spatiaux et moraux d'un Nanterre nostalgique de Paris, comme problématisation des structures urbaines concentriques et hiérarchiques impliquant un centre et une périphérie (Atack, 1999 : 41). Ce qui suit est le début du roman :

À l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église de Nanterre, les jeunes filles, au Moyen Âge, venaient de la capitale supplier l'ombre de Geneviève de dissiper les premiers symptômes des maternités imprudentes. La protectrice de Lutèce, étendant sa protection sur ces Parisiennes, exauçait parfois leurs prières. Au fil des siècles, cependant, la sainte perdit peu à peu son pouvoir, ou son esprit de compassion. Les pèlerinages cessèrent, le matérialisme prévalut. Et bientôt les Parisiens ne vinrent plus à Nanterre que pour goûter sa charcuterie, ses gâteaux et ses vins. (DV : 19).

Dans cet incipit avec la présentation historique de Nanterre, la mention du Moyen Âge permet la recherche de structures qui s'identifient à la réalité sociale et architecturale de la nouvelle faculté. En tant que territoire vassal d'un lieu important, et face à cette perspective désolante, l'université de Nanterre, née de l'expulsion de ceux qui n'ont plus leur place à la Sorbonne, regarde son *alma mater* avec nostalgie : « Ah Boul'Mich, où es-tu, avec tes cafés, tes lumières, tes gens qui vivent ? », (DV : 304) se lamente Denise Fargeot. Dans le roman de Merle, cette nostalgie apparaîtra sous la forme de l'analogie médiévale, car la faculté de Nanterre est née du débordement des 'remparts' de la Sorbonne (DV : 23), et dans son nouvel emplacement les pratiques médiévales du vieux Paris restent en vigueur (Atack, 1999 : 92). Il s'agit d'une

métaphore par comparaison de la morale à l'époque médiévale, période éminemment laïque où péché et jouissance étaient étroitement liés, mais aussi en ce qui concerne les notions d'autorité et de subordination.

Ainsi, la médiévalisation des images renvoyant à l'architecture du lieu, se situe presque comme un *leitmotiv* tout au long du roman, et reviendrait à la même idée, soulignant la stagnation de certaines pratiques de l'époque. Ainsi, pour l'un des occupants, Lucien Ménestrel, les chambres de la résidence sont de « vraies cellules » (*DV*: 33) pour cette raison, mais ce n'est pas la seule, car il y a aussi une incapacité à communiquer entre les étudiants, dont l'origine est encore une fois les contraintes imposées par le lieu. Les espaces clos, d'une grande importance dans l'ensemble de l'œuvre de Robert Merle, sont dans ce cas la métonymie des problèmes de communication et d'isolement dont les habitants eux-mêmes ont souffert, à l'instar des différents ghettos de Nanterre entre eux et de celui-ci par rapport à Paris.

Cependant, tout n'est pas noir dans ce tableau, car les pulsions sexuelles ne sont pas toujours refoulées, et l'on trouve aussi dans plusieurs cas une sorte de rédemption par l'Eros, où la vie anodine de Nanterre et ses désagréments seraient plus supportables grâce à la relation à l'autre, et notamment en ce qui concerne l'intimité. Voici les pensées de Ménestrel, en compagnie de son amoureuse Jacqueline:

Il se dressa, contourna la table, écarta le rideau anthracite. Le chantier, les lampes, la pluie fine. Le même paysage, une heure plus tôt, de la fenêtre de sa chambre, il l'avait trouvé morne et maintenant, il était subtilement changé : il vibrait d'aventure et de suspense, on aurait dit un décor de roman. [...] Et lui-même, il était là, le front contre la vitre, chargée de signification comme un personnage dans un récit (*DV*: 502).

Toutefois, dans ce cas, comme dans d'autres, la rédemption n'est pas complète et les limites demeurent, et même ceux qui satisfont leurs désirs seront marqués par la culpabilité ou d'autres sentiments analogues. Ces sentiments correspondent aux traumatismes des personnages qui justifient leurs actions individuellement et collectivement, présentés dans le roman en termes freudiens.

6. Marx, mais aussi Freud. Mai 68 sur le divan

Ce qui est présent chez la plupart des personnages de *Derrière la vitre*, c'est avant tout la profonde tristesse et l'ennui dans lesquels ils se trouvent plongés dans leur environnement : « Quelquefois, je réfléchis : en France, tu bouffes, oui, mais ce qui te tue, c'est le gris, le gris, le gris. Les journées, sur le chantier de la Fac, mon ami, mortelles. La tristesse, la boue, la pluie qui ne finit jamais » (*DV*: 27). De cette façon, le roman met en évidence ce qui sera la première association entre la couleur prédominante à Nanterre et l'état intérieur des personnages, qui dans cette citation se termine également par une métonymie météorologique : le ciel corroborerait l'état émotionnel du personnage autant que la couleur de l'immeuble. D'autre part, l'allusion constante à la boue est également

significative, dans la mesure où la boue est récurrente dans de nombreuses œuvres du XIX^e qui s'attachent à dénoncer les conditions de salubrité urbaines pitoyables dans de nombreux quartiers de la ville, et qui soulignaient également la boue comme un élément représentatif de cet état, comme dans *Le Père Goriot* de Balzac.

Malgré leurs modestes caractéristiques de logement, nous trouvons certaines concessions aux chambres des étudiants, car ces habitats déshumanisés acquerront parfois la qualité d'un refuge accueillant qui les protège de ce qui les entoure, qui serait de toute évidence beaucoup plus décourageant : un complexe dépourvu de services, d'endroits pour la vie en commun, et au-delà, le bidonville et les usines. Pour ne citer qu'un exemple, le personnage de Ménestrel préfère manger dans la solitude de sa cabine plutôt que d'aller au restaurant universitaire. En somme, les étudiants ont tendance à « se protéger » de cet espace hostile qu'est Nanterre en se réfugiant dans leur petite cellule, mais comme nous le dit Pierre Sansot, dans les moments difficiles l'espace de la pièce devient trop petit pour atténuer la tension provoquée par les situations de tristesse et de désespoir, et plusieurs personnages se rendent parfaitement compte qu'il est impossible de combattre la solitude et le déracinement dans le « froid, inhumain, horrible » Nanterre, avec une agglomération qui rend le plus désolant anonymat, car les grandes concentrations possèdent toujours des qualités déshumanisantes : « comme celui de milliers d'abeilles dans une vigne vierge au moment de la floraison. [...] à la longue ça vous déprimait, parce qu'une foule pareille, c'est toujours inhumain, peu importe qu'elle soit composée d'hommes » (DV: 155-156). En définitive, cela ne peut être qu'un lieu de passage, un lieu habité périodiquement par des milliers d'étudiants comme « des voyageurs dans une gare ». Isolés intérieurement et isolés les uns des autres, les espaces de Nanterre avec la faculté et les cabanes en face sont une juxtaposition de ghettos.

Ce territoire, d'apparence dystopique moderne mais qui, comme on peut le voir, comporte de nombreux éléments médiévaux, possède également une tour surélevée par rapport aux autres bâtiments, comme symbole de pouvoir, pour rappeler à ses habitants l'importance de ce qui y est en gestation ; dans le cas de l'université, la métaphore parfaite de la façon dont la bureaucratie s'impose à la culture et à l'éducation :

Comme le seigneur du Moyen Âge avait droit à son pigeonnier, l'administration de la Fac de Nanterre, afin que nul n'ignore qu'administrer est plus important qu'enseigner, a reçu en partage une tour, qui domine de ses huit étages altiers les quatre bâtiments, de quatre étages chacun, dédiés avec humilité aux tâches pédagogiques (DV: 63).

L'occupation de la tour administrative par les étudiants, et plus précisément du huitième étage, le club des professeurs, doté du confort matériel dont le reste des installations est totalement dépourvu, serait à la base de la métonymie spatiale de l'interprétation psychologique inéluctable que dénote le récit. De ce point de vue, la tour

nous renvoie au symbole phallique, comme Merle l'explique dans le récit, en se concentrant sur l'un de ses personnages, en l'occurrence l'étudiant David Schultz, pour qui ce bâtiment est « ce monument de prétention, ce chef-d'œuvre de hiérarchie verticale, ce symbole phallique de l'autorité répressive » (*DV*: 121).

Canapés en plâtre, plantes décoratives, une « superbe » table ovale au centre, un bar, et un rideau qui épargne aux professeurs la vue grise des grandes fenêtres rectangulaires d'où ils surveillent parfois leurs domaines. C'est la synthèse de sa description dans le roman, mais c'est le discours de l'un des jeunes occupants, qui tente de convaincre les autres de monter au dernier étage, qui nous montrera comment il est perçu en termes symboliques :

Le sommet, c'était la salle du Conseil, l'équivalent de la salle des Doges, à Venise [...]. Ce n'était pas par hasard si l'architecte l'avait placée au dernier étage de la tour, c'était le témoignage monstrueux de la domination des mandarins sur les étudiants, le mirador d'un camp de concentration, le symbole phallique de la répression administrative. Il fallait à tout prix l'occuper (*DV*: 387).

À partir de là, les étudiants ont entamé un débat qui semblait être tranché par les avantages en termes de confort de l'occupation d'un tel site, comme l'a souligné Jaumet, l'un des personnages le plus sceptiques : « C'est pas les raisons qui l'ont emporté. C'est le confort des fesses » (*DV*: 399). Les étudiants tuent le père en s'asseyant dans son fauteuil, s'emparant de ses privilèges et prenant ainsi symboliquement le pouvoir.

Un élément crucial pour comprendre la culture de l'époque et donc la structure thématique de son imaginaire est sans doute la psychanalyse. Elle faisait partie du patrimoine intellectuel de la communauté universitaire de la même manière qu'elle faisait auparavant partie de la grande littérature de ses parents. L'héritage de Freud dans la culture française des années 1960 s'est manifesté par un profond renouvellement de la pensée philosophique, littéraire et psychanalytique. La psychanalyse devient une référence centrale dans les débats intellectuels, inspirant des mouvements tels que le structuralisme et le poststructuralisme. Jacques Lacan réinterprète Freud en mettant l'accent sur le langage et l'inconscient, influençant des disciplines comme la linguistique et l'anthropologie. Jacques Sédard a étudié la transmission de la psychanalyse en France, mettant en évidence son influence sur la théorie. Des auteurs comme Foucault et Deleuze ont également intégré les idées freudiennes dans leurs critiques de la société et du pouvoir, et la littérature a adopté les concepts psychanalytiques pour explorer la subjectivité et l'identité. Marx, mais aussi Freud, bien qu'en partie antagonistes, sont des piliers théoriques de l'époque. Ainsi, le recours thématique aux thèses de Freud ou à la psychanalyse en général est constant chez certains auteurs de fiction qui dépeignent l'époque, non seulement parce que le Morave est effectivement dans l'orbite culturelle

du moment, mais parce que, dans une plus ou moins grande mesure, il fait indubitablement partie du substrat de beaucoup d'entre eux.

Cela se reflète aussi clairement dans l'œuvre de Merle, qui offre cette voie interprétative pour justifier la conduite de ses personnages. De même, le comportement des étudiants est très souvent conditionné dans le récit par des pulsions sexuelles qui dominent leur pensée et qui détermineraient donc le devenir des événements. Dans cette perspective, la confrontation des étudiants contre le pouvoir établi aurait donc sans équivoque quelque chose d'œdipien psychologiquement parlant : tuer le père pour posséder la *mater*. On a déjà vu le symbole phallique supportant la tour de Nanterre. Un autre exemple s'offre au lecteur quand un autre des assistants, Berguèse dans ce cas, réfléchit avec ses collègues à propos de l'affaire de Dany Cohn-Bendit avec le ministre Missoffe :

C'est un mythe œdipien. Le fils, incarné par l'étudiant, insulte le père, incarné par le ministre, et symboliquement, le châtre. C'est Chronos émasculant Ouranos. À mon avis, le drame qui se joue ici tous les jours depuis la rentrée, c'est le drame symbolique de la perte du pouvoir du père, que le père soit ministre, doyen ou professeur (DV : 277).

Comme on a pu le constater, la psychanalyse ne fait pas seulement partie de la matière narrative du roman, ce qui montre sa présence au sein de l'imaginaire de l'époque; elle est aussi parfois appliquée comme outil théorique qui servirait à expliquer le comportement de certains personnages, ou même de tous les révolutionnaires dans leur ensemble, ce qui nous place dans une interprétation psychologique ou psychologisante des événements, qui, même si elle peut s'avérer efficace du point de vue de la poétique des récits, réduit l'ampleur des faits d'un point de vue historique.

7. Épilogue et conclusion

Dans les semaines qui suivent la journée historique du 22 mars racontée par Merle, la politisation de la vie universitaire se généralise. Le doyen Pierre Grappin décide de fermer la faculté une première fois depuis le jour signalé par les étudiants pour un nouveau rassemblement jusqu'au 2 avril, sans pour autant les empêcher de tenir de nombreux débats politiques durant ces journées (Artières, 2008 : 22). Tout au long du mois, les protestations et les manifestations se sont poursuivies et, le 2 mai, de nouveau motivé par de nouvelles menaces d'affrontements, le doyen décide de fermer définitivement la faculté. Du point de vue de l'évolution du mouvement, c'est cette nouvelle fermeture du centre qui a provoqué le déplacement de la contestation vers le cœur de Paris, déplacement indispensable pour que la contestation puisse impliquer davantage d'étudiants ou toucher d'autres groupes.

C'est là que les tensions et les mécontentements, jusqu'alors dispersés, établissent leur nécessaire épice. Les émeutes, en tant que phénomène urbain, révèlent une part fondamentale de leur nature à travers leur extension géographique et les

implications des différents lieux qu'elles traversent. Le paradoxe apparent que révèle leur développement géographique dans ce cas est que les problèmes qui se manifestent à la faculté de Nanterre vont coïncider avec ceux du reste de la jeunesse française, alors que les conditions y étaient sans doute extraordinaires, comme nous l'avons dit, en raison de sa situation géographique.

Ce n'est qu'après le rétablissement de l'ordre que le doyen de Nanterre a pu voir arriver au centre des lots de mobilier et de matériel pédagogique, et que des installations telles que des laboratoires de langues ou des cafétérias ont vu le jour sur le campus... mais il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir.

La conception de l'université comme une grande usine à produire des diplômés et la réaction des étudiants en termes politiques est à la base de ce que l'on peut appeler une idéologisation de l'espace nanterrien, qui est aussi à l'image du roman de Merle. Le problème est en partie architectural et urbanistique, comme l'ont souligné certains des critiques les plus intéressés par la dimension spatiale des événements, tels que Henri Lefebvre et David Harvey. Au cours du récit, un discours se tisse, façonné à parts égales par l'histoire et la fiction, par l'expérience de l'auteur et sa capacité à la transformer au sein de son imagination ; une onomastique et une topographie reconnaissables à la lumière des événements sont présentes tout au long du roman, entrelacées avec la synthèse que Merle extrait de l'expérience susmentionnée et qu'il matérialise dans une poignée de personnages fictifs qui serviront à tisser ensemble histoire et récit. C'est en suivant ces personnages que se révèlent les différentes réalités de l'espace de Nanterre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARTIÈRES, Philippe (2008) : *1968 : années politiques*. Paris, Thierry Magnier.
- ARTIÈRES, Philippe & Michelle ZANCARINI-FOURNEL [éds] (2008) : *68. Une histoire collective (1962-1981)*. Paris, La Découverte.
- ATACK, Margaret (1999) : *May 68 in french fiction & film. Rethinking society, rethinking representation*. New York, Oxford University Press.
- BADENES SALAZAR, Patricia (2006) : *La estética en las barricadas: mayo del 68 y la creación artística*. Castellón, Universitat Jaume I.
- CASTORIADIS, Cornelius (1986) : « Les mouvements des années soixante ». *Pouvoirs, revue française d'études constitutionnelles et politiques*, 39, 107-116. URL : <http://www.revue-pouvoirs.fr/Les-mouvements-des-annees-soixante.html>
- COMBES, Patrick (1984) : *La littérature et le mouvement de Mai 68. Écriture, mythes, critique, écrivains (1968-1981)*. Paris, Seghers.
- DUTEUIL, Jean-Pierre (1988) : *Nanterre, 1965-66-67-68. Vers le mouvement du 22 mars*. Mauléon, Acratie.

- HAMON, Hervé & Patrick ROTMAN (1990) : *Génération 1. Les Années de rêve*. Paris, Éditions du Seuil.
- HARVEY, David (2012) : *Rebel cities: from the right to the city to the urban revolution*. New York, Verso.
- LABRO, Philippe ; Michèle MANCEAUX *et al.* (1968) : *Ce n'est qu'un début*. Paris, Éditions et publications premières.
- LE GOFF, Jean-Pierre (1998) : *Mai 68. L'héritage impossible*. Paris, La Découverte.
- LEFEBVRE, Henri (1974) : *La production de l'espace*. Paris, Éditions Anthropos.
- LEFEBVRE, Henri (1998) : *L'irruption de Nanterre au sommet*. Paris, Éditions Anthropos.
- LEMIRE, Vincent (2008) : « Nanterre, les bidonvilles et les étudiants », in Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel [éds], *68. Une histoire collective (1962-1981)*. Paris, La Découverte, 137-143.
- LINHART, Robert (1978) : *L'Établi*. Paris, Éditions du Minuit.
- MERLE, Robert (1970 [1974]) : *Derrière la vitre*. Paris, Gallimard.
- REMY, Jean (1975) : « Espace et théorie sociologique : problématique de recherche ». *Recherches sociologiques*, VI/3, 279-293.
- ROSS, Kristin (2002) : *May '68 and its afterlives*. Chicago, University of Chicago Press.
- SANSOT, Pierre (1973) : *Poétique de la ville*. Paris, Klincksieck.
- SÉDAT, Jacques (2000) : *Freud*. Paris, Armand Colin.
- SCHNAPP, Alain & Pierre VIDAL-NAQUET [com.] (1969) : *Journal de la commune étudiante*. Paris, Seuil.
- SEITZ, Frédéric (1998) : « Les universités des années soixante ». *Urbanisme. Le magazine international de l'Architecture et de la ville*, 300 (mai-juin), 56-57.
- TUILIER, André (1994) : *Histoire de l'Université de Paris et de la Sorbonne. Tome II : De Louis XIV à la crise de 1968*. Paris, Nouvelle librairie de France.